

“L'estomac gouverne la cervelle”

Nourriture et morale dans les contes de Voltaire

Debora Sicco¹

RÉSUMÉ: Le but de cet article est d'analyser les images de la nourriture dans écrits narratifs de Voltaire afin de montrer que ces images sont un important instrument pour sa réflexion éthique. Je vais essayer de montrer comment, à travers la fiction, Voltaire expose son point de vue sur trois enjeux philosophiques i) l'interdépendance entre la dimension physique et la dimension morale; ii) l'opposition entre nature et culture (cet aspect trouve son exemple dans l'opposition entre le végétarisme et le alimentation carnivore) iii) les effets politiques de la convivialité.

MOTS-CLÉS: Voltaire; nourriture; régime; végétarisme; anthropophagie; convivialité

“L'ESTOMAC GOUVERNE LA CERVELLE” – FOOD AND ETHICS IN VOLTAIRE'S TALES

ABSTRACT: The aim of this article is to analyze the images of food in Voltaire's narrative work, to show how these images are an important instrument for his ethical reflection. I will try to show how, through the fiction, Voltaire exposes his point of view on three philosophical issues: i) the interdependence of physical dimension and moral dimension; ii) the opposition between nature and culture (aspect which finds its exemplification in the opposition between vegetarianism and meat diet); iii) and the political effects of conviviality.

KEYWORDS: Voltaire; food; diet; vegetarianism; anthropophagy; conviviality

RESUMO: O objetivo deste artigo é analisar as imagens da comida nas narrativas de Voltaire a fim de mostrar que estas imagens são um importante instrumento para sua reflexão ética. Tentarei mostrar como, por meio da ficção, Voltaire expõe seu ponto de vista acerca de três questões filosóficas i) a interdependência entre a dimensão física e a dimensão moral ii) a oposição entre natureza e cultura (este aspecto pode ser exemplificado pela oposição entre vegetarianismo e dieta carnívora) iii) os efeitos políticos da convivialidade.

PALAVRAS-CHAVE: Voltaire; comida; dieta; vegetarianismo; antropofagia; convivialidade

« —Nous ne faisons point d'excès de table,
parce que nous ne mangeons point»

« —Monseigneur, sans femme et sans dîner,
à quoi passez-vous votre temps ?»

(Voltaire, Memnon)

Au XVIII^e siècle la production de manuels et dictionnaires culinaires a un grand essor ; il y a, même en ce domaine, une querelle des Anciens et des Modernes, dans laquelle les nostalgiques d'une alimentation simple s'opposent aux partisans de la cuisine élaborée. Voltaire se range parmi les supporteurs de la modernité et de ses mets raffinés : *Le Mondain* en témoigne. Dans ses contes, il se complaît souvent à décrire des repas délicieux, s'arrêtant sur le raffinement soit des services soit du décor.

Un buffet en gradins portait vingt mille vases ou plats d'or ; et vis-à-vis le buffet d'autres gradins étaient remplis de musiciens. Deux autres amphithéâtres étaient chargés, l'un, des fruits de toutes les saisons, l'autre, d'amphores de cristal où brillaient tous les vins de la terre. Les convives prirent leur place autour d'une table

¹ Pesquisadora de pós-doutorado na Universidade de Turim (Post-doc researcher at University of Turin). E-mail : debora.sicco@unito.it

de compartiments qui figuraient des fleurs et des fruits, tous en pierres précieuses.
(VOLTAIRE, 1979, p. 360)

En général, les références à la nourriture abondent dans l'œuvre de Voltaire, y compris sa correspondance, qui nous révèle quelques-uns de ses goûts et dégoûts alimentaires. Il aimait sans doute la bonne chère ; dans son château de Ferney, il se souciait toujours de la garantir à ses hôtes, même s'il devait souvent s'abstenir de la partager à cause de sa santé délabrée. Ses livres de compte, comme ses lettres, nous offrent des renseignements à l'égard des ingrédients qu'il commandait. Par exemple, on sait qu'au commencement de 1767, dans une période de disette, il avait demandé à son correspondant Le Bault quarante bouteilles de vin de Bourgogne. Frédéric Deloffre a avancé qu'on peut rattacher cette donnée d'actualité à une autre description de *La princesse de Babylone*, celle où il dresse avec la complaisance habituelle la liste des provisions dont le phénix se soucie de remplir les tiroirs du canapé « volant » destiné à transporter la princesse de Babylone à la poursuite de son bien-aimé Amazan. Malgré les invraisemblances typiques du conte merveilleux, y compris le canapé conduit par deux griffons à travers l'air, Voltaire ne néglige pas l'aspect basilaire de l'alimentation, au contraire : « On mit dans les tiroirs des petits pains à la reine, des biscuits meilleurs que ceux de Babylone, des poncires, des ananas, des cocos, des pistaches et du vin d'Éden, qui l'emporte sur le vin de Chiraz autant que celui de Chiraz est au-dessus de celui de Suresnes² » (VOLTAIRE, 1979, p. 374).

Cet article se propose d'examiner quelques-unes de ces références dont les contes sont parsemés, afin d'en mettre en lumière les implications morales. Voltaire, en effet, ne se limite pas à exploiter un ou plus *topoi* narratifs, comme celui de la table comme lieu qui favorise la séduction (qui est pourtant présent autant dans *La princesse de Babylone* que dans *Candide* et dans nombre d'autres contes), mais il se sert de ces descriptions pour exprimer ses idées à l'égard de plus d'une question importante. On se propose justement de montrer combien les images de la nourriture constituent un lieu privilégié pour l'élaboration ainsi que pour l'expression de la philosophie morale voltairienne, dont on va examiner trois aspects : i) le rapport entre physique et moral ; ii) l'opposition entre nature et culture ; iii) les effets politiques de la convivialité.

On a beaucoup écrit sur Voltaire ; pourtant, en ce qui concerne la question de l'alimentation il a attiré une attention moindre, même par rapport à d'autres écrivains de son siècle, par exemple Rousseau. À aujourd'hui, le seul livre consacré à ce thème est *Voltaire à table* de Christiane Mervaud. Il y a en outre des articles, notamment celui de Starobinski et ceux de Raynaud, mais aussi ceux de Larou, qui s'est concentré sur la question du végétarisme dans l'œuvre de Voltaire. Il paraît donc y être l'espace pour une étude consacrée spécifiquement aux images de la nourriture dans les contes, qui s'efforce de mettre en lumière la coprésence constante du plaisir de la création littéraire et de la réflexion philosophique.

² Les petits pains « à la reine » étaient des pains au lait, dont Marie de Médicis était passionnée; les poncires sont des citrons de Médie, utilisés exclusivement pour la confiserie.

L'importance de digérer

« L'estomac gouverne la cervelle » (VOLTAIRE, 1994, p. 283) : cette affirmation péremptoire, tirée d'une poésie dédiée par Voltaire à sa nièce Madame Denis, exprime avec efficacité son opinion à l'égard de l'influence du physique sur le moral. Ce n'est pas seulement une boutade : ce vers reflète une conviction de l'auteur, contraint pendant toute sa vie à se confronter avec une mauvaise santé, avec des troubles digestifs notamment³ : comme l'a remarqué Christiane Mervaud, « il a réussi à vivre riche et libre, mais non à bien digérer » (MERVAUD, 1998, p. 128)⁴. On rencontre l'écho de ces troubles dans ses lettres, où ses plaintes – au ton souvent apocalyptique – s'accompagnent à une série d'autodiagnostic très précis, où il étale ses connaissances en matière des maladies et des remèdes. Il avait en effet l'habitude soit de lire d'ouvrages de médecine soit de consulter les médecins les plus célèbres de l'époque. Parmi les livres qu'il avait lus et annotés, on se limite ici à rappeler le traité de Philippe Hecquet *De la digestion et des maladies d'estomac* (1712) et le *Mémoire sur la dysenterie* de La Mettrie, qui concernent des problèmes dont il se soucie de façon particulière.

On a écrit que « Voltaire, invétéré dyspeptique, est littéralement assiégé par les préoccupations de sa fonction digérante, et il veut que cela se sache » (BRÉHANT ; ROCHE, 1989, p. 123). Il faut remarquer que son attitude à l'égard de ses conditions physiques, qu'il n'hésite pas à communiquer diffusément, était commune dans son temps ; les descriptions des troubles intestinaux alors n'étaient pas rares (certaines lettres de Montesquieu à Madame de Tencin ou de Diderot à Sophie Volland en témoignent), même si ça peut nous surprendre par rapport à une société apparemment très raffinée. On peut attribuer au moins en partie cette désinvolture à la diffusion des coliques et des gastro-entérites (il s'agit d'inflammations de l'estomac et de l'intestin qui se manifestent par le vomissement et la diarrhée), qui frappaient beaucoup de monde à cause de la qualité mauvaise de l'eau qu'on buvait⁵. Les coliques étaient alors le mal à la mode, comme ensuite les vapeurs et puis encore la migraine.

En tout cas, « les répercussions du physique de Voltaire sur son moral sont apparentes » (POMEAU, 1955, p. 85) : il en est conscient. S'il est vrai que « sa vision du monde et ses humeurs varient au rythme de ses douleurs » (CRUGTEN-ANDRÉ, 2003, p. 777), il est vrai aussi qu'il connaît l'empire du corps sur l'humeur et sur les possibilités d'action de l'individu : une attaque de fièvre ou une indigestion peuvent aigrir ou décourager ; ils affaiblissent l'individu jusqu'à le contraindre à un repos forcé, qui dérange tout projet. L'intérêt voltairien pour le corps malade est à rechercher justement dans la conscience de cet étroit lien entre physique et moral : « Il éprouve jour après jour son impuissance face au mauvais fonctionnement d'organes dont la maîtrise échappe à la volonté. L'ingestion de nourritures, par ses

³ À l'aide d'un examen attentif de la correspondance de Voltaire, Jacques Bréhant et Raphaël Roche (1989) ont conclu que sa principale pathologie était une entéro-colite muco-membraneuse.

⁴ Voltaire lui-même, le 1^{er} avril 1756, a écrit à son ami d'Argental : « je suis libre, indépendant, mais je ne digère point » (VOLTAIRE, 1978, p. 736).

⁵ « Toutes les eaux, des rivières et des puits, sont pollués. Celle qu'on boit fourmille des germes » (PETER, J.-P., 1972, p. 166).

conséquences désagréables, manifeste l'intrusion agaçante de l'incontrôlable » (MERVAUD, 1998, p. 128). C'est à partir du constat de la tyrannie qu'un estomac capricieux peut exercer qu'il établit une sorte de hiérarchie des fonctions physiologiques, expliquant que pour bien penser il faut bien digérer. Une mauvaise digestion n'aide certes pas la clarté d'esprit.

L'*Encyclopédie* attribue à la digestion « une influence générale et essentielle sur l'économie animale » (*Encyclopédie*, vol. IV, p. 999), c'est-à-dire sur

L'ordre, le mécanisme, l'ensemble des fonctions et des mouvements qui entretiennent la vie des animaux, dont l'exercice parfait, universel, fait avec constance, alacrité et facilité, constitue l'état le plus florissant de santé, dont le moindre dérangement est par lui-même maladie, et dont l'entière cessation est l'extrême diamétralement opposé à la vie, c'est-à-dire la mort » (*Encyclopédie*, vol. XI, p. 360).

On doit donc être en santé pour bien vivre et, plus en particulier, on doit digérer pour raisonner comme il faut : « il faut toujours tenir le ventre libre, pour que la tête le soit. Notre âme immortelle a besoin de la garde-robe pour bien penser » (VOLTAIRE, 1985, p. 1027). Il s'agit d'une conclusion troublante, qu'il s'efforce toutefois de prouver. Par conséquent, il examinera souvent le lien entre la digestion, la déjection et les idées, qui pour lui est l'exemple le plus emblématique de l'influence du physique sur le moral. Dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, il consacre une entrée aux *Ventres paresseux* (1772), qui développe cette thèse provocante : « Personne n'ignore que notre caractère et notre tour d'esprit dépendent absolument de la garde-robe » (VOLTAIRE, M.XX, p. 554). Il s'efforce donc de prouver qu'il existe une connexion « très sensible entre les intestins de l'homme et nos passions, notre manière de penser, notre conduite » (VOLTAIRE, M.XX, p. 555). Une anomalie concernant des fonctions physiologiques fondamentales comme la digestion et la déjection peut influencer sensiblement sur le comportement de l'individu ; par exemple, qui souffre de constipation est plus sujet à la colère.

Cette théorie est exposée de façon mémorable par le chirurgien Sidrac dans *Les oreilles du comte de Chesterfield et le chapelain Goudman* (1775), qui est un des derniers contes voltairiens. Il s'agit d'un pot-pourri singulier, où les dialogues des personnages permettent à l'auteur d'aborder les sujets les plus divers. Sidrac soutient que la chaise percée est le motif de toute action humaine et essaye de le démontrer à travers une série d'épreuves tirées de l'histoire, qu'il relit à la lumière de sa curieuse interprétation. Ce conte montre qu'un corps incapable de bien remplir ses fonctions peut embarrasser, outre à l'individu, ceux qui l'entourent. La maladie, qui rend plus faible ou plus dur celui qu'elle afflige, peut causer ou du moins favoriser des comportements inadéquats ; il faut donc veiller sur l'état du corps autant qu'il est possible, afin de prévenir de dangereuses dégénéralions. Comment ? C'est ici qu'entre en jeu le régime. Le chapitre VII de *Les oreilles du comte de Chesterfield* se conclut justement avec ce conseil de Sidrac, qui résume l'idéal voltairien de régime : « Buvez chaud quand il gèle, buvez frais dans la canicule ; rien de trop ni de trop peu en tout genre ; digérez, dormez, ayez du plaisir, et moquez-vous du reste » (VOLTAIRE, 1979, p. 594). Ce sont de simples règles de bon sens. Voltaire a toujours été convaincu de l'importance du régime

pour la conservation de la santé. Dans une lettre à l'ami Thiriot (février 1729) il l'invitait à corriger son intempérance, c'est-à-dire, à manger et boire avec modération pour retrouver sa santé. On peut toutefois remarquer que la modération est « une vertu qu'il ne cessera de prôner dans ses écrits, en la méconnaissant dans ses actes » (BRÉHANT ; ROCHE, 1989, p. 67). Or, ces préceptes (une bonne alimentation, de l'exercice et du repos, de la gaité) s'opposent à ceux de certains charlatans avides. Voltaire aborde ce thème dans *Zadig* (1747). Au cours de ses pérégrinations, Zadig rencontre en effet le seigneur Ogul (nom qui par ailleurs, comme Jacques van den Heuvel l'a remarqué, est l'anagramme du mot latin *gulo*, qui signifie glouton). Il s'agit d'un gourmand qui se porte mal pour avoir trop mangé. Astarté, la femme aimée par Zadig, est devenue une de ses esclaves. Elle décrit ainsi son maître :

C'est un homme voluptueux qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne despotiquement quand il a trop mangé. (VOLTAIRE, 1979, p. 104)

Ce passage est intéressant pour plus d'un motif. Avant tout, Voltaire y stigmatise le vice de la gourmandise, montrant ses conséquences néfastes ; puis il saisit l'occasion pour exposer son idée de régime et critiquer les médecins. En effet, le médecin d'Ogul n'est qu'un charlatan, qui lui a commandé de manger un basilic cuit dans l'eau rose. Zadig, qui promet de guérir Ogul au prix de la liberté d'Astarté, lui apprend qu'il ne lui faut pas de basilic, mais qu'il doit simplement renoncer à ses ininterrompus excès de table et faire de l'exercice. Il le fait donc jouer au ballon et l'avertit « qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété et de l'exercice, et que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire et la théologie des mages » (VOLTAIRE, 1979, p. 105). La princesse que Voltaire fait dialoguer avec son médecin dans l'entrée *Maladie, Médecine* (1771) de ses *Questions sur l'Encyclopédie* recevra la même leçon, ailleurs ainsi synthétisée par Voltaire : « régime vaut mieux que médecine » (VOLTAIRE, M.XX, p. 56).

Selon l'*Encyclopédie*, « Le régime varie selon la différence du tempérament, de l'âge, du sexe, des saisons, des climats » (*Encyclopédie*, vol. XIV, p. 11) ; il concerne l'usage des *choses non-naturelles* (l'air ; les aliments et les boissons ; le mouvement et le repos ; le sommeil et la veille ; les substances nourrissantes et celles expulsées par le corps ; les passions). Parmi ces *choses non-naturelles*, les aliments exercent une influence considérable sur l'œconomie animale ; l'*Encyclopédie* leur consacre la partie la plus étendue de l'article homonyme, mais aussi deux autres entrées, *Alimens* e *Aliment*. Dans la première on s'arrête sur la double nature des aliments, qui peuvent être soit dangereux (et causer des maladies) soit utiles (même comme remèdes) ; dans la deuxième on remarque que la diète idéale dépend de la constitution du corps et du climat où l'on vit, bien qu'en général « les alimens les plus simples sont les meilleurs pour toute sorte de tempéramens » (*Encyclopédie*, vol. XI, p. 222).

Voltaire insiste beaucoup sur l'importance du régime ; on le comprend, si on songe qu'à son avis « la maîtrise du ventre est nécessaire à celle de la tête » (BRÉHANT ; ROCHE, p. 176). Il était pourtant gourmand, et récalcitrant à suivre les règles alimentaires de son médecin. S'il peut, il les enfreint : parfois il regrette ensuite ces transgressions alimentaires, qu'il avoue d'ailleurs avec satisfaction, par exemple quand il écrit à Jean-Robert Tronchin « j'ose être gourmand en l'absence d'Esculape! » (VOLTAIRE, 1978, p. 740. Esculape est le surnom qu'il donne à Théodore, le médecin). La nourriture est pour Voltaire un objet de désir auquel il lui faut souvent renoncer à cause de son estomac délicat. Au contraire, pour Rousseau « manger est un impératif de survie, non de jouissance » (ONFRAY, 1989, p. 62) : celui-ci aux mets raffinés préfère des aliments simples et naturels, des laitages, des fruits et des légumes. Rousseau croit en effet que « dans l'état de nature il y a un lien évident entre l'alimentation et la santé » (MENIN, 2013, p. 272) et désapprouve les retrouvés de l'art gastronomique, en tant qu'effets de la décadence typique de l'essor de la civilisation. Il est lui aussi persuadé de l'influence du choix alimentaire soit sur le physique soit sur le moral et, comme Voltaire, prêche l'importance du régime, qu'il identifie au fond avec l'hygiène. Dans l'*Émile* on rencontre une affirmation que Voltaire ne pouvait qu'approuver : « le travail et la tempérance sont les deux vrais médecins de l'homme : le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser » (ROUSSEAU, 1969, p. 271). On songe au *Crocheteur borgne* de Voltaire, auquel « l'argent et l'appétit (lui) venaient toujours en proportion de l'exercice qu'il faisait » (VOLTAIRE, 1979, p. 3).

Les avantages du végétarisme

Les philosophes faisaient aussi des réflexions sur le rapport entre l'ingestion de certains aliments et le moral de l'homme, s'interrogeant en particulier sur les effets de la consommation de la viande. Dans ses *Pensées consacrées à Hygiène et médecine*, Montesquieu avait conclu que la santé des hommes n'avait rien gagné de l'habitude de se nourrir de la chair des animaux au lieu que de leur lait et des fruits. Rousseau, quant à lui, souhaitait le maintien des goûts naturels ; à son avis, l'aversion spontanée des enfants pour la saveur de la viande témoigne qu'en origine les hommes étaient végétariens ou même frugivores ; encore une fois, il y a eu une dégénération. Dans ce contexte, la position voltairienne, qui émerge dans son œuvre narrative, se rapproche surtout de celle de La Mettrie. Celui-ci avait souligné les dangers d'une alimentation carnivore, remarquant dans *L'homme machine* que la chair crue rend féroce celui qui s'en nourrit, ainsi qu'une nourriture lourde favorise l'indolence. Dans le *Traité de l'âme*, il explique ainsi ces liens : « Toutes les facultés de l'âme, jusqu'à la conscience, ne sont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire et manger pour se réduire à la condition des bêtes » (LA METTRIE, 1987, p. 194).

Voltaire, on l'a vu, a remarqué en plusieurs endroits cette dépendance ; en outre, dans ses contes, il aborde à plusieurs reprises la question du végétarisme. À ce propos, dans *La princesse de Babylone* il soutient à peu près la thèse de La Mettrie, par la bouche du phénix : « Les hommes alimentés de carnage et abreuvés de liqueurs fortes ont tous un sang aigri et

aduste qui les rend fous en cent manières différentes. Leur principale démence est la fureur de verser le sang de leurs frères et de dévaster des plaines fertiles pour régner sur des cimetières » (VOLTAIRE, 1979, p. 365). Le phénix raconte à Formosante que les habitants des Indes étaient précisément dans cette condition, lorsqu'ils voulurent conquérir le pays des Gangarides, les seuls hommes de la terre encore capables de converser avec les animaux au lieu de s'en nourrir, car « c'est un crime horrible vers le Gange de tuer et de manger son semblable » (VOLTAIRE, 1979, p. 364). Ils avaient par conséquent essayé de guérir le roi des Indes et ses hommes, devenus leurs captifs, leur imposant le régime végétarien du pays. Voltaire avait déjà évoqué le végétarisme des Gangarides dans le chapitre XII de *Zadig* (1748), dont le titre est justement *Le souper*. Zadig, qui a accompagné le marchand arabe Sétoc à la grande foire de Balzora, dîne avec lui et avec des hommes différents par provenance, foi et usages alimentaires. Il est évident que les croyances religieuses déterminent les aliments permis ou interdits : le Chaldéen, qui adore le poisson Oannès, affirme par exemple qu'« on peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très grande impiété de faire cuire du poisson » (VOLTAIRE, 1979, p. 88). Le gangaride, pour sa part, fait remarquer à son convive Egyptien que « faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la nature » (VOLTAIRE, 1979, p. 88).

Malgré la conviction de ce gangaride, il semble que seulement l'exigence de la nourriture soit naturelle et commune à tout le monde ; le moyen d'y pourvoir est un choix influencé par un ensemble des données culturelles. Au cours de ses voyages le gangaride Amazan, le bienaimé de la princesse de Babylone, aura plus d'une occasion d'expliquer l'usage de son pays, où on ne mange pas les animaux. Il parvient aussi à convaincre de la bonté de son végétarisme le roi de la Bétique, qu'il vient de libérer de la présence opprimante de l'Inquisition. Enfin,

Il (le roi) comprit combien les peuples d'Occident, qui mangeaient les animaux, et qui n'entendaient plus leur langage, étaient ignorants, brutaux et barbares ; que les seuls Gangarides avaient conservé la nature et la dignité primitive de l'homme ; mais il convenait surtout que les plus barbares des mortels étaient ces chercheurs antropokaïes, dont Amazan venait de purger le monde. (VOLTAIRE, 1979, p. 408)

On remarque dans ce passage l'opposition entre végétarisme et intolérance qu'on rencontre aussi dans *Aventure indienne* et dans *Les lettres d'Amabed*, deux contes où le végétarisme – évoqué en passant dans *Zadig* et assez présent dans *La princesse de Babylone* – a un espace important. En général, il faut reconnaître, comme l'a fait Renan Larue, que « Le problème de la responsabilité des hommes dans la souffrance des bêtes rejoint généralement chez lui (Voltaire) des préoccupations philosophiques plus larges et plus anciennes » (LARUE, 2010, p. 2). Le végétarisme lui permet par exemple de remettre en question l'anthropocentrisme.

C'est ce qu'advient dans *Aventure indienne*, où Voltaire nous présente plus d'un point de vue, nous invitant ainsi à la réflexion. Dans ce conte, Pythagore, qui « n'avait point encore embrassé cette admirable loi par laquelle il est défendu de manger les animaux nos semblables » (VOLTAIRE, 1979, p. 281) est « converti » par l'huître qu'il allait avaler. Cette

huître, en effet, se plaint de sa destinée et lui fait comprendre combien il est cruel de la manger. Ni Pythagore ni l'huître soupçonnent que l'herbe pense de même par rapport aux moutons qui l'engloutissent ; au contraire, l'huître la croit heureuse et immortelle. Voltaire semble nous suggérer que chaque être est porté à en envier un autre, qu'il croit – à tort – plus heureux que lui. En retournant à la ville, Pythagore s'aperçoit que les animaux se dévorent les uns les autres : « Tous ces gens-là, dit-il, ne sont pas philosophes » (VOLTAIRE, 1979, p. 282). Il est vrai, mais on peut en dire autant des hommes : ceux-ci ne sont doux ni envers les animaux, qu'ils mangent, ni envers ses semblables, qu'ils font parfois brûler lorsqu'ils sont d'un autre avis. Pythagore, après avoir essayé de prêcher la tolérance, en fait l'épreuve : il meurt enfin parce qu'un intolérant met le feu à sa maison.

Avant de faire recours à cette solution radicale, les intolérants s'efforcent souvent de convertir ceux qu'ils croient être dans l'erreur. Le père Fa tutto, l'antagoniste des personnages des *Lettres d'Amabed*, est justement un exemple de ce désir de faire du prosélytisme à tout prix. Il se sert par conséquent de la tromperie et de la violence, profitant de la confiance du jeune indien et de son épouse Adaté. Dans ce conte épistolaire le point de vue principal est celui d'Amabed, qui écrit au sage Shastasid partageant avec lui ses impressions, ses réflexions et ses expériences. Il nie d'abord toute perspective eurocentrique, car il lui semble que les Indiens ont été favorisés par rapport aux Européens : ils sont en effet un peuple beaucoup plus ancien et ils ont reçu par la Providence les épices et « tout ce qui peut rendre la vie agréable » (VOLTAIRE, 1979, p. 481). Les Européens sont peut-être désavantagés, mais ils sont sans doute décidés à conquérir ce qu'il leur manque les armes à la main.

Amabed suppose qu'ils ont une nature différente de celle des Indiens : ils sont velus, ils portent la barbe, ils s'enivrent et, surtout, ils sont carnassiers. Le père Fa tutto ne fait pas exception, si bien qu'il s'est attiré la haine des Indiens par avoir égorgé et mangé deux poulets. Amabed conte cet épisode avec une sorte d'incrédulité, car il juge une telle barbarie en contradiction avec la politesse étalée par le religieux. Il se doute toutefois que Fa tutto pourrait même faire de pire, et essaye de le corriger. Enfin, « Il a bien promis qu'il ne commettrait plus de meurtre envers les poulets, et qu'il se contenterait d'œufs frais, de laitages, de riz, de nos excellents légumes, de pistaches, de dattes, de cocos, de gâteaux d'amandes, de biscuits, d'ananas, d'oranges, et de tout ce qui produit notre climat béni de l'Éternel » (VOLTAIRE, 1979, p. 482). Si on s'en tient à cette liste, il ne semble pas qu'il s'agit d'un grand sacrifice ; le renoncement à la viande n'empêche pas de faire une bonne chère. En ce sens, ce passage renvoie à celui où Voltaire décrit les mets qu'on offre à Formosante dans la maison d'Amazan, où

[...] lui servirent dans cent corbeilles de simple porcelaine cent mets délicieux, parmi lesquels on ne voyait aucun cadavre déguisé : c'était du riz, du sagou⁶, de la semoule, du vermicelle, des macaronis, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crème, des pâtisseries de toute espèce, des légumes, des fruits d'un parfum et d'un goût dont on n'a point d'idée dans les autres climats ; c'était une profusion de liqueurs rafraîchissantes, supérieures aux meilleurs vins. (VOLTAIRE, 1979, p. 332)

⁶ Le sagou est une féculé alimentaire extraite d'un type de palmier.

Voltaire ne mentionne pas explicitement les raisons religieuses du renoncement à la viande, la croyance en la métempsycose notamment ; il semble insister plutôt sur les raisons climatiques. Pourtant, dans la suite du conte les chrétiens pressent à plusieurs reprises les Indiens afin qu'ils abandonnent leurs habitudes alimentaires, comme si un changement de diète pouvait de quelque façon substituer ou impliquer un changement de croyance. Adaté et sa femme de chambre Déra subissent les premières cette forme de pression, pendant la période de captivité dans la prison de l'Inquisition à Goa: après avoir été violées par le père Fa tutto, les deux femmes doivent attendre longtemps leur nourriture et enfin, lorsqu'elles n'en peuvent plus de la faim, on leur apporte un repas tout à fait contraire à leurs principes. Si elles veulent manger et boire, elles doivent donc manger de la viande et boire du vin et elles s'y résignent, tout en demandant pardon à Birmah, Visnou et Brahma.

Plus tard, à Rome, Adaté trahira à nouveau ses préceptes alimentaires, cette fois avec son mari Amabed ; chez la princesse de Piombino, les aimables convives finissent par convaincre les deux époux indiens à surmonter leur répugnance à manger de la viande. Peut-être ne faut-il pas sous-estimer la portée de cette concession : un prélat leur dit qu'un tel repas, y compris le vin, est « la marque essentielle d'un véritable chrétien » (VOLTAIRE, 1979, p. 513). En somme, s'il s'agit d'une faiblesse, ce n'est pas une faiblesse sans conséquence, et le propos du couple de s'en purifier dans l'eau du Gange sonne un peu superficiel. Il est difficile de dire si le renoncement à ses habitudes alimentaires implique un renoncement implicite à son culte. En tout cas, Amabed est conscient que derrière l'apparence brillante de la salle à manger de la princesse de Piombino (et de la cour romaine) il y a autre chose : « dans les cuisines, le sang et la graisse coulaient ; les peaux des quadrupèdes, les plumes des oiseaux et leurs entrailles, pêle-mêle amoncelées, soulevaient le cœur et répandaient l'infection » (VOLTAIRE, 1979, p. 514). La civilisation qui enchante les deux jeunes indiens n'est peut-être pas mieux de celle qu'ils semblent en train d'abandonner. Une fois donné que végétarisme et bonne chère ne s'excluent pas, leur éventuel changement de diète et de culture n'est qu'une forme de corruption sans avantage apparent.

L'abandon – ou du moins la trahison répétée – du végétarisme, régime typique du peuple indien (que Voltaire considère le plus ancien de la terre) marque donc l'approche progressif d'Amabed et d'Adaté à une civilisation raffinée dans ses apparences, mais au fond cruelle. L'opposition entre alimentation végétarienne et alimentation carnivore reflète ainsi l'opposition plus vaste entre nature et culture. On a remarqué que pour Rousseau « La sortie de l'état primitif et la différenciation de l'être humain par rapport aux autres animaux, qui est marquée dans le second *Discours* justement à travers l'exemple de la nutrition, conduit à une telle dénaturation des exigences primitives qu'une 'seconde nature' artificielle finit par supplanter la première jusqu'à la rendre difficilement reconnaissable » (MENIN, 2012, p. 98). Ainsi, pendant qu'un pigeon et un chat, mis respectivement près d'un plat de viande et de fruits, meurent de faim, les hommes s'adaptent et deviennent omnivores : cette malléabilité, qui permet de surmonter une répugnance instinctive et de changer d'habitude, est précisément celle dont Adaté et Amabed ont donné l'exemple.

En effet, en ce qui concerne l'alimentation Voltaire et Rousseau – par ailleurs presque toujours en désaccord – partagent plus d'une conviction : outre à prôner l'importance du

régime, ils craignent les conséquences d'une alimentation carnivore soit du point de vue de la morale soit du point de vue de la santé. Lorsque Amabed et Adaté consentent à manger de la viande, il ne s'agit donc pas d'une légèreté : dans les contes de Voltaire les Indiens sont les seuls à avoir conservé «la dignité et la nature primitive de l'homme» (VOLTAIRE, 1979, p. 408), et ils sont en train d'y renoncer. À côté de l'opposition entre nature et culture et de la connexion entre alimentation carnivore et férocité, qu'il n'est pas le seul à noter, dans ses contes émerge aussi un lien privilégié entre végétarisme et tolérance. L'originalité de la position voltairienne réside justement dans son effort d'attirer l'attention sur la cruauté gratuite des hommes dans toutes ses formes, dès la boucherie jusqu'aux bûchers allumés par les intolérants. En ce sens, son apologie du végétarisme lui permet aussi de critiquer l'insensibilité et l'hypocrisie des chrétiens (avant tout des prêtres) aux goûts carnassiers: «il comprend que la pitié végétarienne met en évidence les limites de la charité chrétienne» (LARUE, 2017, p. 20). Voltaire n'hésite donc pas à prêter sa voix aux animaux, dans *Aventure indienne* comme dans le *Dialogue du chapon et de la poularde*⁷, où à dénoncer la barbarie humaine est un chapon : «je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois et plus abominable, plus extravagante et plus sanguinaire» (VOLTAIRE, 1961, p. 683).

Les soupers de Monsieur André

Les hommes mangent différemment, mais souvent ils mangent ensemble : « Manger ou boire ensemble, dans un cadre plus large que celui de la famille, est traditionnellement considéré comme le symbole même de la sociabilité » (TROUSSON éd., 1997, p. 50). À côté de sa fonction naturelle, la nourriture a en effet une fonction éminemment sociale. Dans les contes de Voltaire, les occasions de convivialité ne manquent pas : les personnages se trouvent souvent à dîner ensemble et ont ainsi une possibilité de se connaître et de se confronter. Ceux qui partagent leur repas autour de la même table peuvent avoir des croyances très différentes et ne pas appartenir à la même classe sociale⁸ ; le cas le plus éclatant en ce sens est peut-être celui de Candide et Martin, lorsqu'ils – deux simples particuliers – se trouvent à souper avec six rois détrônés.

Il faut avant tout distinguer entre la convivialité authentique et celle qu'on pourrait nommer une convivialité de circonstance. Dans le premier cas, le repas est le lieu de rencontre de la bonne compagnie, qui y jouit conjointement du plaisir de la bonne chère et de celui de la bonne conversation. Dans le second cas, au contraire, il s'agit de personnes qui partagent leur repas seulement par intérêt, comme les parasites dont Voltaire brosse un portrait dans *Le monde comme il va*. Les prétendus lettrés avec qui Babouc dîne ne font que médire de tous les écrits et de tout le monde ; leur but est le repas offert par le maître de la

⁷ Cf. VOLTAIRE, 1961, p. 679-84.

⁸ Dans les contes, il semble que tout le monde puisse dîner à la même table ; fait exception le pape, car, comme on explique à Amazan : « Votre Excellence, quand vous seriez roi, vous ne pourriez manger à sa table ; tout ce qu'il pourrait faire pour vous, ce serait de vous en faire servir une à côté de lui plus petite et plus basse que la sienne » (VOLTAIRE, 1979, p. 397).

maison : dès que ce repas est terminé ils s'en vont chacun en solitude, car ils n'ont pas des rapports véritables avec leurs semblables.

Il est évident que le modèle de la convivialité prôné par Voltaire est différent : il nous en offre beaucoup d'exemples, y compris dans d'autres chapitres de *Le monde comme il va*, où les soupers de Babouc avec la bonne compagnie⁹ se comptent parmi les motifs qui le font pencher vers la conservation de Persépolis. Mais c'est dans *Zadig* qu'on rencontre l'un des passages le plus aptes à nous faire comprendre quel est pour Voltaire le repas idéal. Dans ce conte, il nous décrit ainsi les soupers donnés le soir par son héros :

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone et les dames les plus aimables ; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations charmantes dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis ni celui des mets n'étaient faits par la vanité : car en tout il préférerait l'être au paraître ; et par là il s'attirait la considération véritable, à laquelle il ne prétendait pas. (VOLTAIRE, 1979, p. 66)

Il faut remarquer que dans ces repas idéaux les femmes jouent un rôle important ; l'insuccès d'un des dîners organisés par le roi Bélus dans *La princesse de Babylone*, où tous les convives étaient des hommes, en offre une confirmation. Un autre aspect qui favorise la convivialité est la conformité des goûts, sinon des intérêts. Le manque de cette conformité et l'absence des dames, qui auraient d'habitude occupé l'attention des hommes et entretenu la conversation, rend inutile la profusion des mets et des boissons : « C'étaient tous gens fort mal assortis : rois, princes, ministres, pontifes, tous jaloux les uns des autres, tous pesant leurs paroles, tous embarrassés de leurs voisins et d'eux-mêmes. Le repas fut triste, quoiqu'on y bût beaucoup » (VOLTAIRE, 1979, p. 367). Si les convives n'ont rien à se dire et n'ont pas de la sympathie les uns pour les autres, même l'alcool (qui d'habitude aide les confidences et favorise la convivialité, comme témoigne entre autres le dîner décrit dans *Le taureau blanc*) ne peut raviver leur repas.

Bien qu'on ne puisse pas donner pour sûre la bonne réussite de la convivialité, celle-ci est possible et permet parfois la résolution de certains conflits. *Zadig* nous en offre un exemple éclatant dans l'épisode de la foire de Balzora, où le héros réussit à apaiser ses convives, dont la dispute en matière de religion risquait de devenir sanglante. Monsieur André, ou *L'homme aux quarante écus*, en fera de même en plus d'une occasion ; il semble avoir une dot naturelle pour jouer ce rôle, au point qu'« il aurait fait souper gaiement ensemble un Corse et un Génois, un représentant de Genève et un négatif, le muphti et un archevêque » (VOLTAIRE, 1979, p. 467). On remarque en passant qu'il s'agit d'un rôle auquel Voltaire lui-même ambitionnait : non seulement il se complaisait à exercer l'hospitalité en tant que "patriarche de Ferney", mais il avait aussi essayé de mettre d'accord les Genevois autour de sa table.

⁹ Voir par exemple le chapitre XII: « L'union, la gaieté, l'esprit et les grâces furent l'âme de ce repas » (VOLTAIRE, 1979, p. 53-54).

Quant à Monsieur André, une des querelles qu'il a apaisées est celle qui concerne l'empereur Marc-Antonin (autrement dit Marc-Aurèle) : selon certains, il était un honnête homme, selon d'autres, un damné. Les adversaires s'échauffèrent au point qu'on craignait un schisme ; Monsieur André décide alors d'intervenir et, à l'aide d'un bon conte et d'un peu de vin (qui dans ce cas fut efficace), sa tentative d'accommodement réussit. Ce succès « fit un très grand honneur à l'homme aux quarante écus ; et toutes les fois qu'il s'élevait une dispute bien acariâtre, bien virulente, entre les gens lettrés ou non lettrés, on disait aux deux partis : *Messieurs, allez souper chez M. André* » (VOLTAIRE, 1979, p. 467). On avance l'hypothèse qu'il aurait pu résoudre même la querelle entre jansénistes et jésuites, s'ils avaient accepté de souper chez lui : tel est selon Voltaire le pouvoir de la convivialité bien entendue.

L'exploration des images de la nourriture parsemées dans les contes et, plus en général, dans l'œuvre de Voltaire nous a permis de reconstruire sa position à l'égard du rôle de l'alimentation dans la vie des hommes. Ces images ont été le fil rouge à suivre pour s'orienter dans les écrits narratifs de Voltaire et d'en découvrir la réflexion éthique, dont on a examiné trois aspects principaux. En premier lieu, on s'est arrêté sur le rapport entre le physique et le moral de l'homme, montrant la dépendance de ce dernier par rapport au premier à travers le cas emblématique de la digestion. En deuxième lieu, on a examiné les idées de Voltaire à l'égard du végétarisme et, par opposition, de l'alimentation carnivore ; cet examen a mis en lumière non seulement comment cette opposition reflète celle entre nature et culture, mais aussi qu'il y a une connexion étroite entre l'apologie du végétarisme et la condamnation de la violence dans toutes ses formes. Enfin, on a consacré la troisième partie de l'article à l'analyse des effets politiques de la convivialité, après avoir distingué entre la convivialité authentique et celle qui est seulement le fruit des circonstances. Les images de la nourriture ne sont donc pas un simple élément de décor à l'intérieur de la narration : elles constituent au contraire un lieu privilégié pour l'étude de la valeur éthique et politique attribué par Voltaire à l'alimentation.

Bibliographie

Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers. Stuttgart-Bad Cantsatt : Fromann Holzbook, 1751-1780.

BRÉHANT, J.; ROCHE, D. *L'envers du roi Voltaire. Quatre-vingts ans de la vie d'un mourant*. Paris : Nizet, 1989.

CRUGTEN-ANDRÉ, van, V., *Maladie*. In TROUSSON, R. ; VERCRUYSSSE, J., *Dictionnaire général de Voltaire*. Paris : Champion, 2003.

DELON, M., *Dictionnaire européen des Lumières*. Paris : Puf, 1997.

LA METTRIE. *Œuvres philosophiques*. Paris : Fayard, 1987.

LARUE, R. "Le végétarisme dans l'œuvre de Voltaire". *Dix-huitième siècle*, vol. 42, p. 19-34, 2010.

LARUE, R. "Porphyre de Tyr, héros voltairien". In CHARLES, S.; PUJOL, S. *Voltaire philosophe. Regards croisés*. Ferney-Voltaire : Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2017.

- MENIN, M. “Jean-Jacques Rousseau vitaliste : la moralisation de l’hygiène médicale entre régime diététique et éthique alimentaire”. *Nuncius*, vol. 27, p. 81-109, 2012.
- MENIN, M. *Il libro mai scritto. La morale sensitiva di Rousseau*. Bologna : Il Mulino, 2013.
- MERVAUD, C. *Voltaire à table. Plaisirs du corps, plaisirs de l’esprit*. Paris : Desjonquières, 1998.
- ONFRAY, M. *Le ventre des philosophes. Critique de la raison diététique*. Paris : Grasset, 1989.
- PETER, J.-P. “Malades et maladies à la fin du XVIII^e siècles”. In Desaive, J.-P. et al. *Médecins, climat et épidémies à la fin du XVIII siècle*. Paris-La Haye : Mouton, 1972.
- POMEAU, R. *Voltaire par lui-même*. Paris : Seuil, 1955.
- RAYNAUD, J.-M. *Vin, Gastronomie*. In GOULEMOT, J.; MAGNAN, A. ; MASSEAU, D. *Inventaire Voltaire*. Paris : Gallimard, 1995.
- ROUSSEAU, J.-J. *Émile*. In GAGNEBIN, B. ; RAYMOND, M. (éd. par) *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, vol. 4, 1969.
- STAROBINSKI, J. *Le philosophe à table*. In BERCHTOLD, J.; PORRET, M. *Être riche au siècle de Voltaire*. Droz : Genève, 1996.
- VOLTAIRE, *Questions sur l’Encyclopédie*. In *Œuvres complètes*. Paris : Garnier, 1877-1885, vol. 17-18-19-20. Ouvrage cité comme M.XVII, M. XVIII, M. XIX, M.XX.
- VOLTAIRE, *Dialogue du chapon et de la poularde*. In *Mélanges* (éd. par VAN DEN HEUVEL, J.). Paris : Gallimard, 1961.
- VOLTAIRE, *Romans et contes* (éd. par DELOFFRE, F. ; HELLEGOUARC’H, J. ; VAN DEN HEUVEL, J.). Paris : Gallimard, 1979.
- VOLTAIRE, *La vie de Paris et de Versailles*. In *Œuvres complètes*. Oxford : Voltaire Foundation, vol. 31B, 1994.

Recebido em: 31/03/2017

Aceito em: 18/05/2017

Referência eletrônica: SICCO, Debora. «L'estomac gouverne la cervelle». Nourriture et morale dans les contes de Voltaire. *Revista Criação & Crítica*, São Paulo, n. 18, p. 38–50, jun. 2017. Disponível em: <<http://www.revistas.usp.br/criacaoecritica>>. Acesso em: dd/mm/aaaa.